

L'ANGE DE MARCHMONT HALL

Titre original : *The Angel Tree*

Copyright © Lucinda Riley, 2014

Traduit de l'anglais par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017

29, boulevard Raspail

75007 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-180-1

Dépôt légal : novembre 2017

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

Lucinda Riley

L'ANGE
DE MARCHMONT HALL

Roman

écrit sous son ancien nom de plume

LUCINDA EDMONDS


CHARLESTON

Pour ma sœur, Georgia.

Soir de Noël 1985

* * *

**Marchmont Hall
Monmouthshire, pays de Galles**

David Marchmont jeta un coup d'œil en direction de sa passagère. La neige tombait à présent à gros flocons, rendant plus précaire encore le chemin étroit, déjà dangereusement verglacé.

— Nous ne sommes plus très loin, Greta, et je dirais que nous avons eu de la chance. Demain matin, ce chemin sera sans doute impraticable. Reconnais-tu quelque chose ? demanda-t-il d'une voix hésitante.

Greta se tourna vers lui. Malgré ses cinquante-huit ans, sa peau ivoire était encore lisse, et elle avait gardé le visage de poupée que David lui avait toujours connu. L'âge n'avait pas terni le bleu vif de ses yeux immenses, mais ceux-ci ne brillaient plus ni d'excitation, ni de colère. La lumière qui les éclairait autrefois avait depuis longtemps disparu.

— Je sais que j'ai vécu ici. Mais je ne me le rappelle pas, David. Je suis désolée.

— Ne t'inquiète pas, la rassura-t-il, conscient de sa détresse.

Lui-même était hanté par les souvenirs, son retour à la maison de son enfance après l'incendie, l'odeur âcre de la fumée et du bois calciné.

— Évidemment, les travaux de restauration de Marchmont sont à présent bien avancés, ajouta-t-il.

— Oui, David, je le sais. Tu me l'as dit la semaine dernière quand tu es venu dîner. J'avais préparé des côtelettes d'agneau et nous avons bu une bouteille de sancerre, répondit-elle sur la défensive. Tu as précisé que nous logerions dans la maison elle-même.

— Tout à fait, convint David calmement, comprenant le besoin systématique de Greta de lui relater les événements récents à grand renfort de détails, alors même que son passé plus ancien, avant son accident, restait pour elle inaccessible.

Tandis qu'il naviguait sur le chemin criblé de plaques de verglas, il commençait à se demander s'il avait eu raison d'amener Greta là pour Noël. À vrai dire, il avait été stupéfait lorsqu'elle avait fini par accepter son invitation, elle qui avait toujours catégoriquement refusé de quitter son appartement de Mayfair.

Après trois ans de rénovation minutieuse visant à redonner à la maison un semblant de sa gloire passée, il avait eu le sentiment que le moment était venu. Et pour une raison qu'il ignorait, Greta aussi. Au moins, la maison serait chaleureuse et confortable, même si, au vu des circonstances, il ignorait ce qu'il en serait sur le plan émotionnel, tant pour elle que pour lui...

— Il commence déjà à faire sombre, fit remarquer Greta platement. Et il est tout juste trois heures.

— Oui, mais j'espère que la lumière tiendra assez longtemps pour nous permettre de voir Marchmont.

— Où j'habitais autrefois.

— Oui.

— Avec Owen. Mon mari. Qui était ton oncle.

— Oui.

David savait que Greta avait simplement mémorisé les éléments du passé qu'elle avait oubliés. Comme pour un examen. C'était lui qui avait fait office de professeur. Les médecins lui avaient conseillé de garder sous silence tout événement traumatisant et de mentionner les noms, dates et lieux susceptibles de réveiller quelque chose dans le subconscient de Greta, de lui fournir la clé

de sa mémoire perdue. À l'occasion, lorsqu'il lui rendait visite, elle semblait réagir à certaines choses qu'il lui disait, mais il ne savait pas si elle se rappelait réellement ce qu'elle avait vécu, ou seulement ce qu'il lui avait raconté. Après toutes ces années, les médecins – qui, au départ, étaient convaincus que Greta retrouverait peu à peu la mémoire, puisque aucun scanner ne présageait du contraire – parlaient désormais d'« amnésie sélective », causée par le traumatisme. Selon eux, Greta *ne souhaitait pas* se souvenir du passé.

David aborda lentement le dernier virage du chemin, avant que n'apparaisse le portail de Marchmont. Bien qu'il soit officiellement le propriétaire de la maison et qu'il ait dépensé une fortune pour la rénover, il n'en était ces jours-ci que le gardien. À présent que la restauration touchait à sa fin, Ava, la petite-fille de Greta, et son mari, Simon, avaient quitté le pavillon près du portail pour s'installer à Marchmont Hall. Et à la mort de David, Ava en hériterait. Les travaux s'achevaient à point nommé, car le couple attendait son premier enfant. Peut-être qu'ainsi, pensait David, il serait possible de tourner la page des dernières années dramatiques de l'histoire familiale.

Ce qui compliquait encore la situation, c'étaient les événements qui avaient eu lieu *depuis* la perte de mémoire de Greta... des événements qu'il lui avait cachés pour la protéger, inquiet des effets qu'ils pourraient avoir sur elle. Après tout, si elle ne se souvenait pas du commencement, comment pourrait-elle bien en gérer la fin ?

Somme toute, Ava, Simon et lui se livraient à un numéro d'équilibristes lors de leurs conversations avec Greta, désireux de déverrouiller sa mémoire mais sans cesse prudents, s'interdisant d'aborder certains sujets en sa présence.

— Tu la vois, Greta ?

D'origine élisabéthaine, la demeure se dressait gracieusement devant les contreforts ondoyants des Black Mountains, dont les sommets majestueux s'élevaient en arrière-plan. En contrebas, l'Usk serpentait à travers la vaste vallée scintillante de neige. La façade en pierre rouge ancienne se divisait en trois pignons, tandis que les carreaux finement ouvragés des

fenêtres à meneaux reflétaient les derniers rayons rosés du soleil d'hiver.

Bien que la vieille charpente – une ossature de bois asséchée par les années – ait constitué un festin pour les flammes, conduisant à l'écroulement du toit, les murs étaient demeurés debout. Comme le lui avaient indiqué les pompiers, c'était en partie dû à une forte averse survenue environ une heure après le déclenchement de l'incendie. La nature seule avait sauvé Marchmont Hall de la destruction totale et, par chance, il était resté quelque chose à restaurer.

— Oh, David, c'est bien plus beau que les photos que tu m'as montrées ! s'émerveilla Greta. Avec toute cette neige, on dirait une carte postale.

En effet, en garant la voiture aussi près de l'entrée que possible, David aperçut par la fenêtre la lueur chaleureuse des lampes, ainsi qu'un sapin de Noël orné d'une guirlande lumineuse. Cette image contrastait tant avec l'atmosphère froide et austère de la maison de son enfance – imprimée à jamais dans sa mémoire – qu'il ressentit une euphorie soudaine. Peut-être le feu avait-il réellement brûlé le passé, aussi bien physiquement que métaphoriquement. Il regrettait que sa mère ne soit plus là pour voir ce remarquable changement.

— C'est assez charmant, tu ne trouves pas ? Bon, entrons vite. Je reviendrai prendre les cadeaux et les valises plus tard.

David contourna la voiture pour ouvrir la portière du côté passager et Greta descendit avec précaution, s'enfonçant dans la neige épaisse. Elle regarda la maison, puis ses pieds engloutis par le manteau blanc et, tout à coup, un souvenir frappa à la porte de sa mémoire.

Je me rappelle cet endroit...

Figée sur place, stupéfaite que ce moment soit enfin arrivé, elle essaya désespérément de saisir le fragment de souvenir. Mais il s'était déjà échappé.

— Viens, sans quoi le froid aura raison de toi, lui dit gentiment David en lui offrant le bras.

Ensemble, ils parcoururent les quelques mètres qui les séparaient de la porte d'entrée de Marchmont Hall. Mary, la

gouvernante qui travaillait à Marchmont depuis plus de quarante ans, vint les accueillir, après quoi David accompagna Greta jusqu'à sa chambre pour qu'elle puisse se reposer. Il supposait qu'elle était épuisée, à la fois par le long voyage depuis Londres et par l'angoisse de quitter son appartement pour la première fois depuis des années.

Puis il partit à la recherche de Mary dans la cuisine. Elle étalait de la pâte pour préparer des mince pies, sur le nouvel îlot central. David parcourut la pièce des yeux, admirant les plans de travail en granite étincelants, ainsi que les placards intégrés lisses et brillants qui couvraient les murs. Lorsqu'il avait planifié la restauration de la demeure, il n'avait fait de concessions à la modernité que pour la cuisine et les salles de bains. Toutes les autres pièces avaient été calquées sur le modèle d'origine, une tâche herculéenne qui lui avait demandé des semaines de recherche et des journées entières à épilucher des photos d'archive dans des bibliothèques, ainsi qu'à déterrer ses propres souvenirs d'enfance. Il avait ensuite embauché des armées d'artisans locaux pour s'assurer que tout, des dalles des sols jusqu'aux meubles des pièces, ressemble autant que possible à la demeure d'antan.

— Vous ici, monsieur David, le salua Mary en souriant. Jack a appelé il y a dix minutes pour prévenir que le train de votre amie avait du retard à cause de la neige. Ils devraient être là d'ici une heure environ. Jack a pris la Land Rover, donc *a priori* ils n'auront pas de problème sur la route.

— C'était gentil de sa part d'aller la chercher, avec tout le travail qu'il a au domaine. Alors, Mary, que pensez-vous des nouveaux équipements ?

— C'est merveilleux, tout est si neuf ! répondit-elle de son doux accent gallois. Je n'arrive pas à croire qu'il s'agit de la même maison. Il fait si bon ces jours-ci, c'est à peine si j'ai besoin de faire du feu.

— Et votre appartement est confortable ?

Huw, le mari de la gouvernante, était mort quelques années plus tôt et, désormais, elle trouvait le cottage du domaine trop isolé pour elle seule. Alors, tandis qu'il travaillait avec l'architecte

sur les nouveaux plans de la maison, David avait prévu pour elle une suite de pièces dans le grenier spacieux. Après ce qui s'était passé, il préférait qu'il y ait toujours quelqu'un dans la maison, quand Ava et Simon devaient s'absenter.

— Oh oui, merci. Et la vue sur la vallée est magnifique. Comment va Greta ? Pour être honnête, je n'en revenais pas quand vous m'avez annoncé qu'elle viendrait ici pour Noël. Je ne pensais même pas que cela se produirait de mon vivant... Comment a-t-elle réagi ?

— Elle n'a pas dit grand-chose, répondit David, ne sachant pas si Mary se référerait à la réaction de Greta face aux rénovations ou à son retour après toutes ces années. Elle se repose dans sa chambre.

— J'ai préparé son ancienne chambre, comme vous me l'aviez demandé, mais la pièce est si différente à présent que moi-même je ne la reconnais pas. Vous pensez vraiment qu'elle ne sait pas qui je suis ? Nous avons vécu beaucoup de choses ensemble quand elle habitait à Marchmont...

— Tâchez de ne pas le prendre personnellement, Mary. Je crains que ce ne soit la même chose pour nous tous.

— Après tout, il vaut peut-être mieux qu'elle ne se souvienne pas de certains événements que nous avons traversés, déclara la gouvernante d'un air sombre.

— En effet, soupira David. Ce Noël va être étrange à bien des égards.

— Ça, c'est certain. Je n'arrête pas de chercher votre mère dans la maison, avant de me rappeler qu'elle n'est plus là... confia Mary en retenant ses larmes. Évidemment, c'est pire pour vous, monsieur David.

— Nous allons tous mettre du temps à nous habituer à son absence. Mais au moins nous avons Ava et Simon, et bientôt leur bébé, pour nous aider à surmonter notre peine, assurait-il en passant un bras autour des épaules de la gouvernante. Dites-moi, puis-je goûter l'une de vos délicieuses mince pies ?

*

Ava et Simon rentrèrent à la maison vingt minutes plus tard et rejoignirent David au salon, où l'odeur de peinture fraîche était masquée par celle du feu de bois qui émanait de l'imposante cheminée en pierre.

— Ava, tu es rayonnante. Je dirais même que tu bourgeonnes de santé ! lança David en souriant à la jeune femme, avant de l'étreindre et de serrer la main de Simon.

— « Bourgeonner » est un faible mot, j'ai l'impression d'avoir triplé de volume au cours du dernier mois. Que ce soit un garçon ou une fille, ce bébé a un avenir de joueur de rugby tout tracé, plaisanta Ava en regardant Simon avec tendresse.

— Voulez-vous que je demande à Mary de nous préparer du thé ? s'enquit David.

— Je m'en occupe, fit Simon. Ava, chérie, assieds-toi avec ton oncle et n'oublie pas de surélever tes jambes. Elle a été appelée au beau milieu de la nuit pour aider une vache en détresse à mettre bas, ajouta-t-il à l'intention de David, en haussant les épaules d'un air désespéré avant de quitter la pièce.

— Et j'espère que quelqu'un sera là pour *moi* quand moi-même je serai en détresse, en train d'accoucher, rétorqua Ava en riant, s'enfonçant dans l'un des fauteuils récemment tapissés. Simon me sermonne sans arrêt en me disant que je dois lever le pied, mais je suis vétérinaire ! Je ne peux quand même pas laisser mourir mes patients ! La sage-femme ne me laisserait pas tomber, si ?

— Très juste, mais le terme de ta grossesse est dans six semaines, et Simon s'inquiète que tu te fatigues trop, c'est tout naturel.

— Lorsque mon remplaçant arrivera au cabinet après Noël, ce sera bien plus facile. Mais avec ce temps, je ne peux pas garantir de ne pas être appelée pour réchauffer des moutons souffrant d'hypothermie. Les éleveurs ont bien fait de les ramener des collines avant que le froid s'installe, mais il y en a toujours un ou deux qui s'égareront. Et toi, Oncle David, comment vas-tu ?

Ava l'avait toujours appelé « Oncle », même si en réalité il ne l'était qu'au deuxième degré, David étant le cousin germain de sa mère.

— Très bien, je te remercie. J'ai enregistré mon spectacle de Noël en octobre et, depuis... en fait, poursuivit-il en rougissant, j'écris mon autobiographie.

— C'est vrai ? Voilà qui doit être intéressant.

— Ma vie l'est en effet, et c'est bien ça le problème. Il y a des pans que je dois garder sous silence, évidemment.

— Oui... Pour être honnête, je suis étonnée que tu aies accepté de l'écrire, toi qui mets un point d'honneur à ce que ta vie privée le reste.

— Tu as raison, mais malheureusement un journaliste de caniveau s'est mis en tête d'en rédiger une version non autorisée, alors j'ai décidé de le précéder en publiant la version réelle. Autant que faire se peut, bien sûr, étant donné les circonstances.

— D'accord. Dans ce cas, je comprends ce qui te pousse à le faire. Mon Dieu, souffla Ava, le fait d'avoir une star de cinéma en guise de mère et un comédien renommé comme oncle m'a conduite à abhorrer l'idée de la célébrité. Tu ne feras aucune référence à... ce qui m'est arrivé, n'est-ce pas ? J'en mourrais. Surtout après cette une du *Daily Mail* sur Cheska.

— Bien sûr que non, Ava. Je fais de mon mieux pour laisser la famille en dehors de tout ça. L'ennui, c'est que ça ne me laisse pas grand-chose à raconter. Je n'ai jamais eu ni problèmes de drogue, ni dérive alcoolique, je n'ai jamais été un coureur de jupons, alors au bout du compte mon autobiographie est assez ennuyeuse... soupira David en esquissant un sourire ironique. À propos de femmes, Tor ne devrait plus tarder.

— Je suis heureuse qu'elle vienne, Oncle David. J'ai beaucoup d'affection pour elle. Et plus nous serons nombreux ici pour Noël, mieux ce sera.

— Au moins nous avons enfin réussi à persuader ta grand-mère de se joindre à nous.

— Où est-elle ?

— Elle se repose dans sa chambre.

— Et comment va-t-elle ?

— Rien de nouveau à cet égard. Mais je suis si fier qu'elle ait rassemblé assez de courage pour venir ici. Ah, voilà Tor !

s'exclama-t-il en apercevant des phares par la fenêtre. Je vais aller l'aider avec ses bagages.

Quand David eut quitté le salon, Ava songea à l'amitié durable et loyale qu'il avait pour Greta. Elle savait qu'ils se connaissaient depuis toujours, mais elle se demandait ce qui lui plaisait tant chez sa grand-mère. La grand-tante d'Ava et mère de David, LJ, qui était morte quelques mois plus tôt seulement, prétendait que son fils avait toujours aimé Greta. Ava détestait l'admettre, mais elle trouvait sa grand-mère assez puéride et bête. Les quelques fois où elle l'avait vue au fil des ans, elle avait eu l'impression de parler avec un œuf de Fabergé, parfaitement formé mais vide. Mais encore une fois, peut-être que sa profondeur et sa personnalité lui avaient été arrachées par l'accident. Désormais, Greta vivait en recluse, s'aventurant rarement hors de son appartement.

Elle savait qu'elle ne devait pas juger sa grand-mère, ne l'ayant pas connue avant son accident, pourtant elle l'avait toujours comparée à LJ dont la joie de vivre et l'esprit indomptable rendaient Greta faible et fade en comparaison. *Et maintenant*, pensa Ava en se mordant la lèvre, *Greta est là pour Noël, et pas LJ.*

La gorge de la jeune femme se serra, mais elle se reprit, sachant que sa grand-tante n'aimerait pas la savoir triste. « Il faut aller de l'avant », disait-elle toujours quand frappait la tragédie.

Néanmoins, Ava ne pouvait s'empêcher de regretter amèrement que LJ n'ait pas vécu un peu plus longtemps pour connaître son bébé. Au moins, elle avait assisté à son mariage avec Simon et savait que Marchmont – et Ava elle-même – étaient en sécurité.

À ce moment, David revint au salon avec Tor.

— Salut, Ava. Joyeux Noël et tout le tralala. Dieu que j'ai froid. Quelle expédition ! s'exclama Tor avant de s'approcher de la belle flambée pour se réchauffer les mains.

— Tu es arrivée à destination, et juste à temps, semble-t-il. Jack m'a dit que tous les autres trains de ce soir pour Abergavenny avaient été annulés, indiqua David.

— Oui, j'avoue que passer Noël dans un hôtel à Newport ne m'aurait pas particulièrement réjouie. Et la maison est magnifique, Ava. Simon et toi devez être aux anges.

L'ANGE DE MARCHMONT HALL

— C'est certain ! répondit la jeune femme. C'est si beau, et nous te sommes si reconnaissants, Oncle David. Simon et moi n'aurions jamais eu les ressources nécessaires pour la rénover nous-mêmes.

— Comme tu le sais, un jour, elle te reviendra de toute façon. Ah, te voilà, Simon ! fit David en levant les yeux. Du thé bien chaud, exactement ce dont nous avons besoin.

*

Greta se réveilla désorientée de sa sieste. Ne se souvenant pas où elle était, elle paniqua et tâtonna dans le noir à la recherche d'un interrupteur. Une fois la lumière allumée, la forte odeur de peinture fraîche lui rappela où elle se trouvait et elle se redressa sur le lit moelleux pour admirer la pièce entièrement redécorée.

Marchmont Hall... la maison dont David lui avait tant parlé ces dernières années. Mary, la gouvernante, lui avait appris que c'était son ancienne chambre et que c'était là qu'elle avait mis Cheska au monde.

Greta descendit du lit et s'approcha de la fenêtre. La neige tombait encore. Elle essaya de rattraper le souvenir qu'elle avait effleuré en sortant de la voiture, mais son esprit refusa une fois de plus de lui révéler ses secrets et elle soupira de désespoir.

Après un brin de toilette dans la salle de bains attenante à sa chambre, elle enfila un chemisier crème qu'elle avait acheté quelques jours plus tôt. Elle s'appliqua un peu de rouge à lèvres, puis fixa son reflet dans le miroir, angoissée de quitter le refuge de sa chambre.

Elle avait dû se faire violence pour accepter de passer Noël à Marchmont avec sa famille. Cette décision lui avait tant coûté qu'après avoir dit oui à un David abasourdi, elle avait traversé plusieurs accès de panique qui l'avaient empêchée de dormir et assaillie de tremblements et de sueurs froides. Elle s'était rendue chez son médecin, qui lui avait prescrit sédatifs et bêtabloquants. Avec ses encouragements, et face à la sombre perspective de passer un autre Noël seule chez elle, elle était parvenue à faire

sa valise, à monter dans la voiture de David et à arriver jusqu'à Marchmont.

Les médecins auraient sans doute un autre avis sur sa motivation ; ils argueraient dans leur jargon habituel qu'elle était peut-être enfin prête, que son subconscient la jugeait enfin assez forte pour supporter ce retour aux sources. Indubitablement, depuis qu'elle avait pris sa décision, elle rêvait à nouveau. Bien sûr, aucun de ses rêves n'avait de sens, mais le choc qu'elle avait eu deux heures plus tôt – ce que les médecins appelleraient un « flashback » – en regardant Marchmont Hall donnait en partie raison à leur analyse.

Elle savait qu'il lui restait encore beaucoup à affronter. La compagnie d'autrui, pour commencer, et ce pour une durée prolongée. Et parmi ceux qui seraient présents pour les fêtes, elle redoutait par-dessus tout de passer du temps avec Tor, la compagne de David. Greta avait beau l'avoir vue plusieurs fois, elle n'avait jamais passé plus de quelques heures avec cette femme. Tor était gentille et polie, et elle semblait s'intéresser à ce que Greta disait – pas grand-chose, il faut l'avouer –, mais Greta avait toujours l'impression qu'elle la traitait avec condescendance, comme elle l'aurait fait avec une vieille dame sénile ayant perdu la tête.

Greta regarda une nouvelle fois son reflet dans le miroir. Elle était peut-être beaucoup de choses, mais pas *ça*.

Tor était professeur à Oxford. Intellectuelle, indépendante et belle – ou plutôt, voluptueuse mais sans charme particulier, comme avait toujours pensé Greta, laquelle dénigrait secrètement sa rivale.

En somme, Tor était tout ce que n'était pas Greta, mais elle rendait David heureux et Greta savait qu'elle devait essayer de s'en réjouir.

Au moins Ava serait là avec son mari, Simon. Ava, sa petite-fille...

S'il y avait une chose qui la chagrinait particulièrement depuis sa perte de mémoire, c'était Ava. Sa propre chair, son propre sang, la fille de sa fille... Elle l'avait vue régulièrement au cours des deux décennies écoulées et l'appréciait beaucoup, pourtant elle n'arrivait pas à créer des liens avec sa petite-fille, et elle en

éprouvait de la culpabilité. Même si elle ne se souvenait pas de la naissance d'Ava, elle aurait dû se sentir instinctivement proche d'elle, non ?

Greta craignait qu'Ava ne la soupçonne – tout comme LJ – de se rappeler certaines choses et de parfois jouer la comédie. Toutefois, malgré des années de séances chez des psychologues, des hypnotiseurs et praticiens de toutes sortes, rien ne lui revenait. Elle avait l'impression de vivre dans un vide intersidéral, comme si elle n'était que spectatrice des autres êtres humains qui, eux, n'avaient aucun mal à *se souvenir*.

La personne dont elle se sentait le plus proche était son David chéri, qui était là quand elle avait enfin rouvert les yeux après un coma de neuf mois. Il avait passé les vingt-quatre dernières années à s'occuper d'elle de toutes les façons possibles. Sans lui, étant donné la vacuité de son existence, elle aurait certainement perdu tout espoir.

David lui avait raconté qu'ils s'étaient rencontrés quarante ans auparavant, lorsqu'elle avait dix-huit ans et travaillait à Londres dans un théâtre, le Windmill ou « Moulin à vent », juste après la guerre. Apparemment, elle lui avait un jour expliqué que ses parents avaient péri sous les bombardements, mais n'avait jamais mentionné d'autre famille. David lui avait dit qu'ils étaient très bons amis, et Greta avait présumé que leur relation s'était limitée à cela. David lui avait aussi appris que, peu après leur rencontre, elle avait épousé un certain Owen, son oncle à lui, ancien maître de Marchmont.

Au cours de ses années d'amnésie, Greta n'avait cessé de rêver que l'amitié décrite par David soit allée plus loin. Elle l'aimait tendrement ; non pas pour ce qu'il avait été pour elle avant l'accident, mais pour la place qu'il occupait désormais dans sa vie. Bien sûr, elle avait conscience que ses sentiments n'étaient pas réciproques – elle n'avait aucune raison de penser qu'il en ait jamais été autrement. David était un comédien brillant et célèbre, en plus d'être encore extrêmement beau. En outre, depuis six ans, il partageait sa vie avec Tor, toujours à son bras lors des ventes de charité et des cérémonies de remise de prix.

Dans ses instants les plus sombres, Greta avait l'impression d'être un simple boulet ; que David ne faisait que son devoir,

par gentillesse et parce qu'ils étaient parents par alliance. Lorsqu'elle était enfin sortie de l'hôpital, au bout de dix-huit mois, pour retourner vivre à Mayfair, David avait été le seul à lui rendre visite régulièrement. Au fil des ans, elle s'était sentie de plus en plus coupable de dépendre ainsi de lui et, bien qu'il lui assure que cela ne lui posait aucun problème de passer la voir, elle essayait toujours de ne pas être un poids, se prétendant occupée quand ce n'était pas le cas.

Greta s'écarta de la fenêtre, sachant qu'elle devait trouver le courage de descendre rejoindre sa famille. Elle ouvrit la porte de sa chambre, avança dans le couloir et s'arrêta en haut du magnifique escalier en chêne sombre, dont les rampes sculptées et les élégants fleurons brillaient sous la douce lumière du lustre. Tandis qu'elle admirait le grand sapin qui se dressait en contrebas, dans l'entrée, l'odeur fraîche et délicate des aiguilles vertes vint lui chatouiller les narines et, à nouveau, quelque chose remua dans son esprit. Elle ferma alors les yeux et inspira profondément, comme le lui conseillaient les médecins, pour encourager le faible souvenir à se développer.

*

Le matin de Noël, en ouvrant leurs rideaux, les résidents de Marchmont Hall découvrirent un merveilleux paysage enneigé. Au déjeuner, ils se régalerent d'une oie rôtie et de légumes de la propriété. Ensuite, ils se réunirent près de la cheminée du salon pour s'échanger leurs présents.

— Oh, Bonne Maman, s'exclama Ava en déballant une petite couverture blanche, toute douce pour le bébé, voilà qui nous sera bien utile, merci !

— Tor et moi aimerions beaucoup vous offrir une poussette, mais comme aucun de nous deux n'a la moindre idée de tous ces nouveaux gadgets qu'utilisent les parents aujourd'hui, nous avons préféré vous faire un chèque, déclara David en le tendant à Ava.

— C'est très généreux de votre part, fit Simon en remplissant son verre.

Greta fut touchée par le cadeau d'Ava, un joli cadre abritant une photo les représentant toutes les deux, alors que sa petite-fille n'était qu'un bébé minuscule et elle-même encore hospitalisée.

— C'est pour te rappeler ce qui t'attend, déclara la jeune fille en souriant. Tu te rends compte, tu vas bientôt être arrière-grand-mère !

— Eh oui, c'est fou ! répondit Greta en riant.

— Et tu sembles à peine plus âgée que la première fois que je t'ai vue, intervint David avec galanterie.

Greta s'assit sur le canapé et contempla sa famille avec plaisir. Peut-être était-ce l'effet du vin qu'elle avait bu au déjeuner, en bien plus grande quantité qu'elle n'en avait l'habitude, mais, pour une fois, elle se sentait à sa place.

Après l'échange des présents, Simon accompagna Ava à l'étage, insistant pour qu'elle se repose, et David et Tor sortirent se promener. David avait proposé à Greta de se joindre à eux, mais elle avait décliné avec tact. Ils avaient besoin de passer du temps tous les deux. Elle resta un moment assise au coin du feu, somnolant avec contentement. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle vit par la fenêtre que le soleil était bas désormais mais brillait encore, faisant scintiller la neige.

Elle décida alors qu'un peu d'air frais lui ferait du bien, à elle aussi, et alla demander à Mary s'il y avait des bottes et un manteau un peu épais qu'elle pouvait emprunter.

Cinq minutes plus tard, chaussée de bottes en caoutchouc et couverte d'un vieil anorak, Greta s'élança à grandes enjambées dans la neige immaculée, inspirant à pleins poumons l'air pur et vivifiant. Elle s'arrêta, se demandant par où aller, espérant être guidée par une sorte d'instinct, et opta pour un tour en forêt. Tandis qu'elle marchait en regardant le ciel bleu au-dessus d'elle, une joie soudaine lui emplit le cœur face à la beauté des lieux. C'était un sentiment si rare qu'elle faillit trébucher en zigzaguant entre les arbres.

Arrivée dans une clairière, elle aperçut au centre un sapin majestueux, le vert profond de ses branches touffues, chargées de neige, contrastant avec les grands hêtres dénudés qui peuplaient le reste du bois. En s'approchant, elle remarqua une

LUCINDA RILEY

Pierre tombale au pied de l'arbre. Supposant qu'il s'agissait de la tombe d'un animal de compagnie de la famille – peut-être un chien qu'elle avait connu –, Greta se baissa et, de sa main gantée, libéra l'inscription de la neige qui y avait durci.

Peu à peu, les lettres apparurent.

JONATHAN (JONNY) MARCHMONT

Fils bien-aimé d'Owen et Greta

Frère de Francesca

2 JUIN 1946 – 6 JUIN 1949

Que Dieu guide son petit ange jusqu'au Ciel

Greta lut et relut l'inscription, puis tomba à genoux dans la neige, le cœur battant.

Jonny... Les mots gravés dans la pierre indiquaient que cet enfant était son fils à elle...

Elle savait que Francesca – Cheska – était sa fille, mais personne n'avait jamais mentionné l'existence d'un garçon. Un petit garçon emporté par la mort à tout juste trois ans...

Pleurant à présent de choc et de frustration, Greta leva de nouveau les yeux et vit que le ciel s'assombrissait. Impuissante, elle balaya la clairière du regard, comme si les arbres étaient en mesure de lui donner les réponses qu'elle cherchait. Toujours agenouillée, elle entendit un chien aboyer au loin. Une image se créa alors dans son esprit ; elle se rappelait avoir été dans cette clairière et y avoir entendu un chien... Oui, *oui*...

Elle se pencha sur la tombe.

— Jonny... mon fils... faites que je me rappelle... Pour l'amour du Ciel, faites que je me rappelle ce qui lui est arrivé ! cria-t-elle en sanglotant.

L'aboiement s'éloigna et elle ferma les yeux. Elle eut aussitôt une vision nette d'un bébé minuscule enveloppé dans ses bras, blotti contre sa poitrine.

— Jonny, mon Jonny chéri... mon bébé...

Tandis que le soleil s'enfonçait derrière les arbres et dans la vallée, annonçant la tombée de la nuit, Greta tendit les bras pour étreindre la pierre tombale. Enfin, les souvenirs lui revenaient...

Greta

*** * ***

Londres, octobre 1945

2

La loge exigüe du Windmill sentait le parfum bon marché et la transpiration. Il n'y avait pas assez de miroirs pour tout le monde, alors les filles se bousculaient pour appliquer leur rouge à lèvres et faire boucler leurs cheveux sur le haut de leur tête, vaporisant de l'eau sucrée pour fixer le tout.

— Il y a au moins un avantage à se produire à moitié nues : on n'a pas à s'inquiéter de filer nos bas nylon ! gloussa une jolie brune en arrangeant avec dextérité sa poitrine dans son décolleté à paillettes.

— Peut-être, mais une fois que tu t'es frottée le visage au savon phénique pour te débarrasser des couches de maquillage, tu ne retrouves pas vraiment un teint de pêche, si, Doris ? répondit une autre fille.

On frappa vivement à la porte et un jeune homme passa la tête dans la pièce, ignorant les corps légèrement vêtus qui s'offraient à sa vue.

— Cinq minutes, mesdames ! cria-t-il avant de se retirer.

— Allez, soupira Doris. Chaque fois qu'on se trémousse, on gagne notre croûte ! encouragea-t-elle en se levant. En tout cas, je suis bien contente qu'il n'y ait plus de raids aériens. Qu'est-ce

qu'on gelait il y a deux ans quand on devait aller se réfugier dans cette foutue cave, avec à peine plus que nos sous-vêtements ! J'avais le dos bleu de froid. Allez, les filles, allons faire rêver notre public.

Doris quitta la loge et les autres la suivirent, bavardant gaiement, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une jeune fille, appliquant à toute vitesse son rouge à lèvres à l'aide d'un petit pinceau.

Greta Simpson n'était jamais en retard. Mais ce jour-là elle ne s'était pas réveillée avant dix heures passées, alors même qu'on l'attendait au théâtre à onze heures. Néanmoins, parcourir au pas de course les huit cents mètres qui séparaient son appartement de l'arrêt de bus était un moindre inconvénient face à son bonheur, songeait-elle, rêveuse, en se regardant dans le miroir. La soirée de la veille avec Max, danser avec lui jusqu'au petit matin avant d'errer main dans la main le long de la berge, à la lueur de l'aube... tout cela en valait bien la peine. Elle soupira d'aise au souvenir de ses bras autour d'elle et de ses baisers fougueux.

Elle avait rencontré Max quatre semaines plus tôt, à la boîte de nuit Feldman. D'ordinaire, Greta était trop épuisée après cinq spectacles au Windmill pour faire autre chose le soir que rentrer se coucher, mais Doris l'avait suppliée de venir fêter avec elle son vingt et unième anniversaire et, finalement, elle avait accepté. Les deux filles étaient comme le jour et la nuit : Greta silencieuse et réservée, Doris effrontée et impétueuse, avec un fort accent cockney nasillard. Elles étaient toutefois devenues amies et Greta n'avait pas voulu la décevoir.

Toutes deux s'étaient permis une course en taxi pour l'occasion, jusqu'à Oxford Street. Le Feldman était le club de swing le plus populaire de la ville, il était bondé de militaires britanniques et américains démobilisés, ainsi que de la crème de la société londonienne.

Doris avait obtenu une table dans un coin et commandé pour chacune un gin and it. En parcourant la salle des yeux, Greta s'était dit que l'ambiance à Londres avait bien changé depuis la victoire, à peine cinq mois auparavant. Un sentiment d'euphorie emplissait l'air. Un nouveau gouvernement travailliste

avait été élu en juillet, mené par le Premier Ministre Clement Attlee, et son slogan « Tournons-nous vers l'avenir » résumait bien les nouveaux espoirs du peuple britannique.

Greta s'était soudain sentie étourdie en buvant son cocktail et en se plongeant dans l'ambiance détendue du club. La guerre était terminée après six longues années. Elle avait souri. Elle était jeune, jolie, et le moment était venu de vivre, enfin. Et Dieu savait qu'elle avait besoin d'un nouveau départ...

En regardant autour d'elle, elle avait remarqué un jeune homme particulièrement beau debout près du bar, avec un groupe de GI. Elle l'avait signalé à Doris.

— C'est vrai qu'il est pas mal, et je te parie qu'il est porté sur la chose. Comme tous les Amerloques, avait déclaré Doris, avant de croiser le regard d'un des soldats du groupe et de lui adresser un sourire aguicheur.

Tout le monde au Windmill savait que Doris était assez libre en matière sentimentale. Cinq minutes plus tard, un serveur s'était présenté à leur table avec une bouteille de champagne.

— Avec les compliments des messieurs près du bar.

— C'est facile quand tu sais t'y prendre, avait murmuré Doris à son amie tandis que le serveur leur versait le champagne. Cette soirée ne nous coûtera pas un centime.

Elle avait fait un clin d'œil conspirateur et demandé au serveur de dire aux « messieurs » de venir à leur table pour qu'elle puisse les remercier en personne.

Deux heures plus tard, enivrée par le champagne, Greta s'était retrouvée à danser dans les bras de Max. Elle avait découvert qu'il s'agissait d'un officier américain qui travaillait pour le gouvernement.

— La plupart de mes compagnons s'apprêtent à repartir aux États-Unis, et je les suivrai moi-même dans quelques semaines. Nous devons juste régler deux ou trois choses avant. Londres va terriblement me manquer. C'est une ville extraordinaire.

Il avait semblé surpris lorsque Greta lui avait expliqué qu'elle travaillait dans le « show business ».

— Tu veux dire que tu te produis sur scène ? En tant qu'actrice ? l'avait-il interrogée, les sourcils soudain froncés.

Greta avait tout de suite senti que cette idée le contrariait et avait vite modifié son histoire.

— En réalité, je suis la secrétaire d'un agent de théâtre.

— Oh, je vois, avait répondu Max, l'air aussitôt plus détendu. Le show business, ce n'est pas pour toi, Greta. Tu es ce que ma mère appellerait une vraie dame.

Une demi-heure plus tard, Greta s'était détachée des bras de Max, lui disant qu'il était temps pour elle de rentrer. Il avait hoché poliment la tête et l'avait accompagnée à la recherche d'un taxi.

— J'ai passé une merveilleuse soirée, lui avait-il glissé en lui ouvrant la portière de la voiture. Pourrai-je te revoir ?

— Oui, avait-elle répondu un peu trop vivement.

— Formidable. Je pourrais te retrouver ici demain soir ?

— Oui, mais je travaille jusqu'à dix heures et demie. Je dois assister au spectacle de l'un de nos clients, avait-elle menti.

— D'accord, je t'attendrai ici à onze heures. Bonne nuit, Greta, ne sois pas en retard demain.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

Dans le taxi qui la ramenait chez elle, Greta avait été assaillie par des émotions contradictoires. Son cerveau lui disait qu'il était vain d'entamer une relation avec un homme qui quitterait Londres à quelques semaines plus tard, mais Max avait l'air d'un gentleman, ce qui était bien agréable en comparaison avec le public masculin souvent grossier qui fréquentait le Windmill.

Elle avait alors repensé avec tristesse aux circonstances qui l'avaient conduite au Windmill, à peine quatre mois plus tôt. Dans tous les journaux et les magazines qu'elle lisait adolescente, les « Filles du Windmill » semblaient toujours si glamour, vêtues de leurs belles tenues et photographiées avec un éventail de célébrités britanniques tout sourire. Obligée de quitter à la hâte le monde si différent d'où elle venait, elle était venue trouver refuge au Windmill à son arrivée à Londres.

La réalité, elle le savait désormais, était tout autre...

Après être rentrée à sa pension de famille et s'être glissée dans son lit étroit, vêtue d'un gilet sur son pyjama contre le froid automnal de la pièce sans chauffage, Greta avait pris conscience

que Max était son passeport pour la liberté. Quoi qu'il lui faille faire pour le convaincre qu'elle était la fille de ses rêves, elle s'y prêterait.

Comme convenu, Max et Greta s'étaient retrouvés le lendemain soir au Feldman et, depuis lors, ils s'étaient vus presque chaque jour. Malgré tous les avertissements de Doris, selon laquelle les Américains étaient obsédés, Max s'était toujours comporté en parfait gentleman. Quelques jours plus tôt, il avait emmené Greta à un dîner dansant au Savoy. Assise dans la magnifique salle de bal, les oreilles emplies de la belle musique de Roberto Inglez et de son orchestre, elle avait décidé qu'elle aimait être ainsi invitée et chouchoutée par son bel officier américain nanti. Et, chaque jour davantage, elle apprenait également à l'aimer.

Au gré de leurs conversations, elle s'était rendu compte que Max avait connu une existence très privilégiée, mais quelque peu surprotégée, avant d'arriver à Londres quelques mois plus tôt. Il était né en Caroline du Sud, fils unique de riches parents, et avait grandi en périphérie de la ville de Charleston. Greta avait poussé un petit cri quand il lui avait montré une photo de l'élégante maison blanche à colonnade. Max lui avait expliqué que son père possédait plusieurs sociétés lucratives dans le Sud, notamment une grande usine automobile qui, semblait-il, s'en était bien tirée pendant la guerre. À son retour chez lui, Max reprendrait les affaires familiales.

À voir les fleurs, les bas nylon et les dîners onéreux qu'il lui offrait, Greta savait que Max avait de l'argent à dépenser, alors, lorsqu'il avait évoqué « leur » avenir, une lueur d'espoir s'était allumée dans le cœur de la jeune femme.

Ce soir-là, Max l'emmenait dîner au Dorchester et lui avait dit de se faire belle. Il devait repartir pour les États-Unis quelques jours plus tard et lui disait sans cesse qu'elle lui manquerait terriblement. Peut-être pourrait-il revenir la voir à Londres, ou peut-être, savait-on jamais, réussirait-elle à économiser assez d'argent pour traverser l'Atlantique afin de le rejoindre...

Sa rêverie romantique fut interrompue par de légers coups à la porte. Elle leva les yeux et découvrit un visage amical et familier.

— Tu es prête ? s'enquit David Marchmont.

Comme toujours, Greta fut étonnée par son accent anglais saccadé qui, caractéristique de la haute société, tranchait tant avec le personnage qu'il incarnait sur scène. En plus de travailler comme régisseur assistant, David était comédien au Windmill, sous le nom de Taffy – une référence espiègle à ses racines galloises et au surnom que tous lui donnaient couramment au théâtre – et récitait son joyeux baratin avec un accent gallois à couper au couteau.

— Tu me donnes encore deux minutes ? lui demanda-t-elle, se rappelant brusquement ce qu'elle devait faire ce soir-là.

— Accordé, mais pas plus. Je t'accompagnerai en coulisse et m'occuperai de tes accessoires. Es-tu certaine d'être prête à faire ça ? s'enquit-il en fronçant les sourcils. Tu es pâle comme un linge.

— Ça va, Taffy, je t'assure, mentit-elle en sentant son cœur s'accélérer. Je te retrouve dans un instant.

Quand il eut refermé la porte, Greta poussa un profond soupir et appliqua la touche finale de son maquillage.

Travailler au Windmill était bien plus ardu que tout ce qu'elle avait imaginé. Il y avait cinq représentations de *Revudeville* par jour et, quand les filles n'étaient pas sur scène, elles répétaient. Tout le monde savait que la plupart des hommes du public ne venaient pas voir les comédiens, ni les autres spectacles de variété, mais plutôt se rincer l'œil sur les filles magnifiques qui paraient en tenue légère.

Greta fit la grimace et jeta un coup d'œil coupable en direction de son élégant manteau rouge cerise, accroché près de la porte. Elle n'avait pas résisté quand, désireuse d'être à son avantage pour Max, elle l'avait essayé lors d'une virée shopping particulièrement coûteuse chez Selfridges. Ce manteau rouge était un symbole criant des difficultés financières qui l'avaient amenée là où elle se trouvait, sur le point d'apparaître presque entièrement nue devant des centaines d'hommes qui la dévoreraient des yeux. À cette pensée, Greta déglutit avec peine.

Quelques jours plus tôt, lorsque Mr Van Damm lui avait demandé de participer aux tableaux vivants osés du Windmill – ce qui signifiait se tenir immobile dans une pose élégante pendant

que les autres filles déambulaient autour –, Greta avait rechigné à l'idée de se dénuder presque complètement. Quelques paillettes pour couvrir ses mamelons et un string minuscule : voilà tout ce qu'elle aurait pour protéger sa pudeur. Néanmoins, encouragée par Doris, qui apparaissait dans ces tableaux vivants depuis plus d'un an, et pensant à son loyer impayé, elle avait fini par accepter.

Elle frémit en imaginant ce que Max – issu d'une famille baptiste dévote – penserait de son évolution de carrière. Mais elle avait désespérément besoin de l'argent supplémentaire que lui rapporteraient ces tableaux.

Se tournant vers l'horloge au mur, Greta vit qu'elle ferait mieux d'y aller. Le spectacle avait déjà commencé et elle était censée faire son entrée à moins de dix minutes plus tard. Elle ouvrit le tiroir de la commode et, à la hâte, but une gorgée de la flasque qu'y cachait Doris, espérant que l'alcool lui insufflerait le courage nécessaire. On frappa de nouveau à la porte.

— Je déteste te presser, mais il faut vraiment qu'on y aille, l'appela Taffy.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil à son reflet, Greta sortit dans le couloir obscur, serrant autour d'elle son peignoir, comme pour se protéger.

Voyant son appréhension, Taffy prit gentiment les mains de la jeune fille dans les siennes.

— Je sais que tu dois être nerveuse, mais une fois sur scène, tout ira bien.

— Vraiment ? Tu me le promets ?

— Oui, je te le promets. Imagine que tu es le modèle d'un artiste parisien et que tu poses pour un superbe tableau. J'ai entendu dire que, là-bas, les filles se déshabillent à tout-va, plaisanta-t-il pour essayer de dédramatiser la situation.

— Merci, Taffy. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Elle lui sourit avec reconnaissance et le suivit jusqu'aux coulisses.

Sept heures et trois représentations angoissantes plus tard, Greta était de retour dans la loge. Son tableau vivant avait fait un tabac et, grâce aux conseils de Taffy, elle avait réussi à vaincre ses peurs et à se tenir sous les projecteurs, la tête haute.

— Le plus dur est passé, la première fois est toujours la pire, lui glissa Doris en lui adressant un clin d'œil. À présent, ne pense plus qu'à être canon pour ce soir, ajouta-t-elle en retouchant son maquillage tandis que Greta, assise près d'elle, retirait les épaisses couches du sien. À quelle heure as-tu rendez-vous avec ton Amerloque ?

— À huit heures, au Dorchester.

— Oooh, la classe ! Je vois que tu ne t'embêtes pas ! s'exclama Doris en souriant jusqu'aux oreilles, avant de se lever pour récupérer sa coiffe à plumes. Bon, il est temps pour moi de remonter sur les planches, pendant que tu te balades dans les quartiers chic avec ton beau prince, comme Cendrillon. Passe une bonne soirée, ma jolie, fit-elle en lui pressant l'épaule.

— Merci, lança Greta tandis que Doris quittait la loge.

Greta savait qu'elle avait de la chance d'avoir obtenu sa soirée. Elle avait dû promettre à Mr Van Damm qu'elle ferait des heures supplémentaires la semaine suivante. Dans un état d'excitation palpable, elle enfila la nouvelle robe de cocktail qu'elle s'était offerte avec les shillings supplémentaires de sa promotion et se remaquilla avec soin avant d'endosser son beau manteau rouge et de quitter le théâtre à la hâte.

*

Max l'attendait dans le hall du Dorchester. Il lui prit les mains et la contempla.

— Tu es absolument éblouissante ce soir, Greta. Je dois être l'homme le plus chanceux de tout Londres. On y va ?

Il lui tendit le bras et tous deux se dirigèrent tranquillement vers le restaurant.

Ce n'est qu'à la fin du dessert qu'il lui posa la question qu'elle brûlait d'entendre de ses lèvres.

— Nous marier ? Je... oh Max, nous nous connaissons depuis si peu de temps ! Es-tu sûr que c'est ce que tu souhaites ?

— Absolument certain. Je reconnais l'amour quand je le ressens. Tu mèneras une vie différente à Charleston, mais ce sera une existence agréable. Tu ne manqueras jamais de rien, je te le promets. S'il te plaît, Greta, dis oui, et je passerai le restant de mes jours à me plier en quatre pour te rendre heureuse.

Greta regarda le beau visage sincère de Max et lui donna la réponse que tous deux voulaient entendre.

— Je suis désolé de ne pas avoir encore de bague à t'offrir, ajouta-t-il tout sourire, en prenant avec tendresse la main gauche de Greta, mais je souhaite que tu aies la bague de fiançailles de ma grand-mère à notre retour aux États-Unis.

La jeune femme lui sourit en retour, folle de joie.

— La seule chose qui importe, c'est que nous soyons ensemble.

Autour du café, ils décidèrent des prochaines étapes : Max repartirait chez lui deux jours plus tard et Greta le rejoindrait dès qu'elle aurait démissionné et rassemblé ses quelques affaires.

Plus tard ce soir-là, sur la piste de danse, étourdi par l'amour et l'euphorie, Max l'attira contre lui.

— Greta, je comprends que cela puisse te sembler inconvenant, mais sachant que nous venons de nous fiancer et que nous avons si peu de temps avant le départ de mon bateau, accepterais-tu de m'accompagner à mon hôtel ? Je jure de ne pas compromettre ta pudeur, mais au moins nous pourrions discuter en privé...

Greta voyait qu'il rougissait. D'après ce qu'il lui avait révélé, elle avait deviné qu'il était encore vierge. Puisqu'il deviendrait bientôt son mari, un baiser et une étreinte n'auraient rien d'indécent, se dit-elle.

De retour dans son hôtel à St James, Max la prit dans ses bras et la serra contre lui. Greta sentait croître l'excitation de son fiancé, et la sienne aussi.

— Je peux ? s'aventura-t-il, posant une main hésitante sur les trois boutons dans sa nuque.

Greta songea que, quelques heures plus tôt, elle était apparue presque nue devant de parfaits inconnus, alors quelle honte y avait-il à offrir son innocence à son futur époux ?

Le lendemain, tandis qu'elle remettait ses cheveux en place à l'aide de quelques barrettes, Greta ressentait malgré elle une certaine angoisse. Épouser Max était-elle la bonne décision ?

Aussi loin qu'elle s'en souvienne, son rêve était d'apparaître sur le grand écran et sa mère n'avait rien fait pour l'en décourager. Elle était elle-même si obsédée par le cinéma qu'elle avait même donné à sa fille unique le prénom de « la Divine » Garbo. En plus d'emmener Greta à d'innombrables séances à l'Odeon de Manchester, elle lui avait également payé des cours d'élocution et de théâtre.

En même temps, songea Greta, si son destin était de faire carrière dans le cinéma, quelqu'un l'aurait déjà remarquée à l'heure qu'il était... Des réalisateurs passaient souvent voir les fameuses filles du Windmill. Au cours de ses quatre premiers mois au théâtre, elle avait vu deux de ses amies se faire recruter pour devenir des starlettes du groupe Rank. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle beaucoup des filles, elle la première, se produisaient là. Toutes espéraient qu'un beau jour, quelqu'un frapperait à la porte de la loge pour leur annoncer qu'un gentilhomme d'un studio de cinéma souhaitait leur « dire un mot ».

Elle secoua la tête et se prépara à quitter la loge. Comment pouvait-elle ne serait-ce qu'envisager de ne pas épouser Max ? Si elle restait à Londres, elle subirait peut-être encore cette humiliation au Windmill dans deux, trois ou quatre ans, en plus d'être endettée jusqu'au cou. Étant donné le nombre de jeunes hommes emportés par la guerre, elle savait qu'elle avait de la chance d'en avoir trouvé un qui semblait l'aimer et qui, d'après ses dires, pouvait également lui offrir une vie de confort et de sécurité.

C'était le dernier jour de Max à Londres. Il devait prendre le bateau pour les États-Unis le lendemain matin. Ce soir-là, ils avaient rendez-vous au Mayfair Hotel, pour dîner et finaliser l'organisation du voyage de Greta. Puis ils passeraient une dernière nuit ensemble avant qu'il ne parte à l'aube. Il lui manquerait, c'était certain, mais elle serait soulagée de mettre un terme à la duperie. Elle détestait devoir lui mentir constamment à propos de ses activités pour gagner sa vie, devoir inventer qu'elle était

obligée de rester tard au bureau pour son patron exigeant, ou autres histoires.

— Greta, chérie ! Le rideau va bientôt se lever ! lui lança Taffy, la sortant de sa rêverie.

— Ne te mets pas dans un état pareil, j'arrive ! lui répondit-elle en souriant, avant de le suivre le long du couloir obscur, jusqu'à la scène.

— Greta, je me demandais si ça te dirait de prendre un verre après le spectacle ? lui murmura-t-il. Je viens de m'entretenir avec Mr Van Damm et il m'a donné un créneau régulier. J'aimerais fêter ça !

— Oh, Taffy, quelle nouvelle merveilleuse ! s'exclama Greta, sincèrement ravie pour lui. Tu le mérites. Tu as un vrai talent.

Elle se mit sur la pointe des pieds pour le serrer dans ses bras. Avec son mètre quatre-vingt-dix, ses cheveux hirsutes blond cendré et ses yeux verts rieurs, elle l'avait toujours trouvé très beau et le soupçonnait d'avoir un faible pour elle. Ils sortaient parfois manger un morceau ensemble et il testait sur elle de nouvelles plaisanteries pour ses sketches. Elle se sentait coupable de ne pas lui avoir encore annoncé ses fiançailles.

— Merci. Alors, ce verre ?

— Désolée, je ne suis pas libre ce soir.

— Peut-être la semaine prochaine, alors ?

— Oui, avec plaisir.

— Greta ! C'est à nous ! l'appela Doris.

— Excuse-moi, je dois y aller.

David regarda Greta disparaître sur scène et soupira. Tous deux avaient passé de charmantes soirées ensemble mais, au moment où il commençait à penser que les sentiments de son amie étaient réciproques, elle s'était mise à annuler leurs rendez-vous. Comme tout le théâtre, il savait pourquoi. Elle était courtisée par un riche officier américain. Comment un comédien peu payé, résolu à apporter quelques éclats de rire à un monde qui en avait si peu connu ces dernières années, pouvait-il faire le poids face à un bel Américain en uniforme ? David haussa les épaules. Une fois que cet Amerloque serait reparti chez lui... Il lui fallait juste patienter un peu.

*

Max Landers s'assit et, mal à l'aise, parcourut des yeux le public exclusivement masculin. Il aurait préféré ne pas venir, mais ses collègues de Whitehall, souhaitant profiter de leur dernière soirée à Londres et déjà bien éméchés, avaient insisté : ils ne pouvaient pas repartir sans avoir assisté au spectacle du Windmill.

Max n'écoula ni les comédiens, ni les chanteurs, trop occupé à compter les minutes qui le séparaient de ses retrouvailles avec sa Greta chérie, plus tard dans la soirée. Ce serait difficile pour elle quand il partirait le lendemain et, bien sûr, il devrait préparer le terrain avec ses parents qui souhaitaient qu'il épouse Anna-Mae, sa petite amie quand il était encore au lycée, à Charleston. Ils devraient comprendre qu'il avait changé. Il était désormais devenu un homme, un homme amoureux. En outre, Greta avait l'étoffe d'une vraie dame anglaise et il était certain que son charme ne mettrait pas longtemps à les conquérir.

Max leva à peine les yeux quand les applaudissements retentirent et que le rideau retomba, indiquant la fin du premier acte. Son ami Bart lui asséna un violent coup de coude et il sursauta.

— Eh ! Il faut que tu regardes la suite. C'est pour ça qu'on est venus. Apparemment, mec, c'est très, très chaud, fit-il, enchanté, en dessinant de ses mains le corps d'une femme.

Max hocha la tête.

— Ouais, Bart. Sûrement.

Le rideau se leva de nouveau, sous un tonnerre d'applaudissements et de sifflements enthousiastes. Max aperçut alors ces filles quasiment nues sur scène, devant lui. *Quel genre de femme peut faire une chose pareille ?* s'interrogea-t-il. Pour lui, elles ne valaient guère mieux que des prostituées.

— Eh, elles sont géniales, hein ? lui glissa Bart, le regard brillant et lubrique. Mate un peu celle du milieu. Ouah ! Presque nue comme un ver, et quel adorable sourire...

Max observa la fille en question, qui se tenait si immobile qu'on aurait presque dit une statue. Elle ressemblait un peu à... Il se pencha en avant et se figea.

— Bon Dieu ! jura-t-il à mi-voix.

Le cœur battant la chamade, il examina les grands yeux bleus tournés vers l'assistance, les lèvres délicieuses et les cheveux blonds épais attachés sur le haut de la tête de la jeune femme. Voir cette poitrine ronde et familière aux tétons à peine masqués par quelques paillettes, voir ce ventre courbé de façon agui-cheuse, ce ventre qui conduisait à la partie la plus intime de son corps... voilà qui lui était insupportable.

Sans l'ombre d'un doute, il s'agissait de sa Greta. Il détourna la tête et vit Bart qui bavait devant sa fiancée.

Pris de nausée, il se leva et quitta la salle en toute hâte.

*

Greta sortit une troisième cigarette de l'étui en argent que lui avait offert Max et l'alluma, consultant sa montre pour la énième fois. Il avait plus d'une heure de retard. Où était-il donc ? Elle était assise seule à une table, au bar à cocktails, et le serveur lui lançait sans cesse des coups d'œil soupçonneux. Elle savait pertinemment ce qu'il pensait.

Elle finit sa cigarette et écrasa le mégot, regardant une fois de plus sa montre. Si Max n'était toujours pas arrivé à minuit, elle rentrerait chez elle et l'attendrait là-bas. Il connaissait son adresse – il était plusieurs fois passé la chercher à la pension – et elle était persuadée qu'il avait été retardé pour une bonne raison.

Minuit passa et, bientôt, le bar se vida. Elle se leva lentement et partit à son tour. En arrivant chez elle, elle fut déçue de ne pas voir Max devant sa porte.

Angoissée, elle s'assit au bord du lit, sursautant à chaque bruit de pas devant la maison et priant pour que ceux-ci s'arrêtent à la porte et montent les marches. Elle ne voulait pas se changer, ni se démaquiller, au cas où la sonnerie retentirait. À trois heures, tremblante de peur et de froid, elle s'allongea sur son lit, face au papier peint humide et défraîchi, et les larmes lui montèrent aux yeux.

La panique s'empara d'elle : elle ne savait absolument pas comment contacter Max. Son navire partait de Southampton et

L'ANGE DE MARCHMONT HALL

il devait y être pour dix heures. Que se passerait-il s'il n'arrivait pas à la voir avant ? Elle ne disposait même pas de son adresse aux États-Unis. Il avait promis de lui donner toutes les informations pour son voyage à elle au cours du dîner.

À l'aube, les rêves de Greta disparurent, à l'instar des étoiles du ciel. Max ne viendrait plus ; à l'heure qu'il était, il était en route pour Southampton, prêt à quitter sa vie pour toujours.

Greta arriva au Windmill quelques heures plus tard, engourdie et épuisée.

— Que se passe-t-il, ma puce ? Ton soldat est parti au loin, te laissant toute seule ? roucoula Doris.

— Fiche-moi la paix ! s'exclama vivement Greta. Et puis tu sais qu'il n'est pas soldat, mais officier.

— Pas la peine de t'énerver, je ne faisais que demander, répondit Doris, visiblement offensée. Est-ce que le spectacle lui a plu hier ?

— Je... Comment ça ?

— Ton petit ami était dans le public hier, précisa Doris en se détournant de son amie pour appliquer son eyeliner. Je pensais que tu l'avais invité, ajouta-t-elle en insistant sur ses mots.

Greta déglutit avec peine, déchirée entre la volonté de cacher qu'elle ignorait la présence de Max et le besoin de connaître la vérité.

— Oui, je... bien sûr que c'est moi qui l'avais invité. Mais je ne regarde jamais le public. Où était-il assis ?

— Oh, du côté gauche. Je l'ai remarqué parce qu'il est parti peu après le début de notre acte. Les gens sont bizarres parfois, surtout les hommes.

Plus tard ce soir-là, Greta regagna sa chambre, sachant pertinemment qu'elle n'aurait plus jamais de nouvelles de Max Landers.

Huit semaines plus tard, Greta se rendit compte que Max lui avait laissé un souvenir de leur liaison, si brève mais passionnée. Il ne faisait aucun doute qu'elle était enceinte.

Affligée, elle entra au Windmill. Elle se sentait affreusement mal, ayant passé le début de la matinée à combattre sa nausée et, entre deux allers-retours aux toilettes, à essayer de décider ce qu'elle allait bien pouvoir faire. Outre toute autre considération, un début de ventre arrondi mettrait un terme à son emploi au Windmill.

Terrifiée, elle n'avait pas dormi de la nuit. Tandis qu'elle se tournait et se retournait dans son lit, elle avait même envisagé de retourner chez sa mère. Mais elle savait en son for intérieur que ce ne serait jamais une option.

Frissonnant en se rappelant ce qui l'avait poussée à partir, elle se força à se concentrer sur son malheur présent. Alors qu'elle se préparait dans la loge, le désespoir s'abattit sur elle. Quitter le Windmill pour rejoindre un riche mari américain aurait été parfait, mais ce qui l'attendait désormais était, au mieux, une place dans l'une des maisons qui s'occupaient de femmes dans

sa situation. Le directeur du théâtre avait beau être bienveillant, les règles morales pour les filles qui s'y produisaient étaient claires et strictes. Et être enceinte sans être mariée était le péché le plus grave qu'une fille puisse commettre.

Sa vie était fichue. Mettre au monde ce bébé signifiait renoncer à tous ses projets de mariage ou de carrière cinématographique. À moins que... Elle fixa dans le miroir son reflet terrorisé. Cette pensée était terrible, mais avait-elle le choix ? Elle devrait demander à Doris l'adresse d'un « faiseur d'anges ». Après tout, ne serait-ce pas plus juste pour l'enfant qu'elle portait ? Elle n'avait rien à lui donner : ni père, ni maison, ni argent.

*

Le rideau se referma peu avant onze heures et les filles regagnèrent la loge, fatiguées après cette longue journée.

— Doris, murmura Greta, je peux te parler une minute ?

— Bien sûr, ma puce.

Greta attendit que les autres filles soient entrées dans la loge avant de parler. Aussi calmement que possible, elle demanda l'adresse dont elle avait besoin.

Doris l'examina de ses yeux perçants.

— Oh, ma pauvre chérie. Ce GI t'a laissé un cadeau d'adieu, pas vrai ?

Greta baissa la tête et acquiesça. Doris soupira et posa une main compatissante sur le bras de son amie. Elle pouvait parfois se montrer brusque, mais elle avait un cœur d'or.

— Bien sûr que je vais te donner l'adresse, ma puce. Mais tu sais, ça va te coûter bonbon.

— Combien ?

— Ça dépend. Dis-lui que tu es une amie à moi, et il te fera peut-être un prix.

Greta frissonna de nouveau. Doris donnait l'impression que c'était aussi banal que d'aller chez le coiffeur.

— Est-ce que c'est sûr ? osa-t-elle demander.

— Eh bien, je l'ai fait deux fois, et je suis encore là pour en parler, mais j'ai entendu des histoires abominables. Quand il

a fini, tu dois rentrer chez toi et t'allonger jusqu'à ce que les saignements s'arrêtent. Si ça continue de saigner, file à l'hôpital en vitesse. Tiens, je vais te noter l'adresse. Passe le voir demain et il te donnera un rendez-vous. Tu veux que je t'accompagne ?

— Non, ça ira. Merci, Doris.

— Pas de souci. On doit s'entraider, non ? Et n'oublie pas, ma puce, tu n'es ni la première, ni la dernière.

*

Tôt le lendemain matin, Greta prit le bus le long d'Edgware Road jusqu'à Cricklewood. Elle trouva la rue indiquée par Doris et la parcourut d'un pas lent, puis s'arrêta devant un portail et leva les yeux vers une petite maison en brique rouge. Elle inspira profondément, ouvrit le portail, emprunta l'allée et frappa à la porte. Au bout d'un instant, elle vit un voilage remuer, puis entendit le bruit d'un verrou qu'on ouvrait.

— Oui ?

Un petit homme ouvrit la porte. Barbu, il ressemblait étrangement au personnage d'Oustroupistache du conte de Grimm qu'on lisait à Greta dans son enfance.

— Bonjour. Je... euh... c'est Doris qui m'envoie.

— Entrez, alors.

Greta s'exécuta et se retrouva dans une minuscule pièce miteuse.

— Attendez ici je vous prie. Je termine avec une patiente, indiqua-t-il en désignant une deuxième pièce à peine meublée.

Greta s'assit dans un fauteuil taché et, retroussant le nez à l'odeur de chat et de vieux tapis, se mit à feuilleter un magazine féminin tout écorné. Elle se surprit à admirer le patron d'un chandail de bébé et referma brusquement la revue. Elle s'affala dans le fauteuil et fixa le plafond, le cœur battant.

Quelques minutes plus tard, elle entendit quelqu'un gémir dans une pièce avoisinante. Elle réprima une montée de panique lorsque le petit homme revint dans la salle d'attente et ferma la porte.

— Bon, mademoiselle, que puis-je faire pour vous ?

C'était une question inutile et tous deux le savaient. Les gémissements étaient encore audibles, malgré la porte fermée. Greta était pétrifiée.

— Doris dit que vous pourriez peut-être régler mon... euh, problème.

L'homme la fixa intensément, caressant du bout des doigts les quelques mèches brunes et grasses qui recouvraient son crâne dégarni.

— Peut-être. Où en êtes-vous ?

— À huit semaines, je crois.

— C'est bien, très bien.

— Combien cela me coûtera-t-il, s'il vous plaît ?

— Eh bien, en général je prends trois guinées mais, comme vous êtes une amie de Doris, je suis disposé à le faire pour deux.

Greta enfonça ses ongles dans le bras du fauteuil et hocha la tête.

— Parfait. Bon, si vous pouvez patienter une petite demi-heure, je pourrai m'occuper de vous ce matin même. Autant le faire tout de suite, vous ne croyez pas ? fit-il en haussant les épaules.

— Pourrai-je aller travailler demain ?

— Cela dépend de la façon dont votre corps réagira à l'intervention. Certaines filles saignent beaucoup, d'autres à peine.

On frappa à la porte et une femme à l'air renfrogné passa la tête par l'embrasure. Ignorant Greta, elle fit signe à l'homme de la rejoindre.

— Excusez-moi, je dois retourner auprès de ma patiente.

Il se leva et quitta la pièce à la hâte.

Greta se prit la tête entre les mains. « Certaines filles saignent beaucoup, d'autres à peine... »

Elle se leva à son tour, sortit chancelante de la salle d'attente sinistre et traversa en courant l'entrée jusqu'à la porte. Elle fit glisser le verrou, tourna le loquet et l'ouvrit.

— Mademoiselle, mademoiselle ! Où allez-v...

Greta claqua la porte derrière elle et s'enfuit dans la rue, la vision brouillée par les larmes.

Ce soir-là, après la représentation, Doris se faufila auprès d'elle.

— Est-ce que tu l'as vu ?

Greta hocha la tête.

— Et quand est-ce que tu... tu sais ?

— Je... la semaine prochaine.

Doris lui tapota l'épaule.

— Tout ira bien, ma puce, je t'assure.

Greta resta assise sans bouger jusqu'à ce que les autres filles aient quitté la loge. Quand la pièce fut vide, elle posa la tête sur la table et pleura. Depuis qu'elle avait quitté la lugubre maison, les gémissements de cette femme qu'elle n'avait pas vue la hantaient. Même si elle se condamnait à un avenir terriblement incertain, elle savait qu'elle ne supporterait pas de se faire avorter.

Elle n'entendit pas les légers coups à la porte et sursauta violemment quand elle sentit une main sur son épaule.

— Hé ! Calme-toi, ce n'est que moi, Taffy. Je ne voulais pas te faire peur. Je venais juste vérifier que vous étiez toutes parties. Qu'est-ce qui ne va pas, Greta ?

Elle leva les yeux vers le gentil visage de David qui la regardait avec inquiétude dans le miroir et chercha de quoi essuyer ses larmes. Elle était touchée qu'il se préoccupe d'elle, d'autant qu'elle prêtait à peine attention à lui depuis qu'elle avait rencontré Max. Il lui tendit un mouchoir à carreaux.

— Tiens. Veux-tu que je m'en aille ?

— Oui, euh, non... oh, Taffy... sanglota-t-elle. Je suis dans un sacré pétrin !

— Dans ce cas, raconte-moi tout, d'accord ? Quels que soient tes problèmes, cela te soulagera.

Greta se tourna vers lui en secouant la tête.

— Je ne mérite pas de compassion, geignit-elle.

— Ne dis pas de bêtises. Viens là et laisse-moi te consoler.

Il enveloppa les épaules de Greta de ses bras musclés et l'étreignit jusqu'à ce que ses sanglots cèdent la place à de légers hoquets. Alors il entreprit de nettoyer le maquillage qui avait coulé sur ses joues.

— Tu es dans tous tes états, reprit-il. Comme disait autrefois ma nounou, rien n'est jamais aussi terrible que ça en a l'air.

Greta s'écarta de lui, soudain mal à l'aise.

— Désolée, Taffy. Ça va aller maintenant, je t'assure.

Il la regarda, dubitatif.

— As-tu dîné ? Tu pourrais vider ton sac devant une belle tourte à la viande. Un bon repas aide toujours à se remettre de ses problèmes de cœur. C'est bien de cela qu'il s'agit ?

— Essaie un peu plus bas que le cœur, marmonna Greta, avant de regretter immédiatement son allusion.

David fit alors de son mieux pour masquer ses émotions.

— Je vois. Et cet Amerloque a pris ses jambes à son cou, c'est ça ?

— Oui, mais...

Elle s'interrompit et le contempla, stupéfaite.

— Comment étais-tu au courant pour lui et moi ?

— Greta, tu travailles dans un théâtre. Tout le monde, du gardien au directeur, connaît la vie des autres. Ici, même une nonne ayant fait vœu de silence n'arriverait pas à garder un secret.

— Je suis navrée de ne pas t'avoir parlé de lui. J'aurais dû, mais...

— Ce qui est passé est passé. À présent, je vais sortir le temps que tu te changes, après quoi je t'emmènerai dîner.

— Mais, Taffy, je...

— Oui ?

Greta lui adressa alors un faible sourire.

— Merci d'être aussi gentil.

— Les amis sont là pour ça, non ?

*

Il la conduisit à leur café habituel en face du théâtre. Greta se rendit compte qu'elle mourait de faim et dévora sa tourte et sa purée, tout en expliquant à son ami dans quelle situation délicate elle se retrouvait.

— Alors, j'ai demandé l'adresse à Doris et j'y suis allée ce matin. Mais tu n'as pas idée de comment c'était là-bas. Ce type... il avait les ongles sales. Je ne peux pas... je ne peux pas...

— Je comprends, fit David pour tenter de la calmer. Et ton Américain ne sait pas que tu es enceinte ?

— Non. Il m'a vue au Windmill et est reparti dès le lendemain matin. Je n'ai pas son adresse aux États-Unis et, même si je l'avais, il y a peu de chances qu'il veuille toujours m'épouser après m'avoir vue nue sur scène, tu ne crois pas ? Il vient d'une famille très traditionnelle.

— Sais-tu où il habite aux États-Unis ?

— Oui, dans une ville du nom de Charleston. C'est quelque part dans le Sud. Oh, Taffy, je me réjouissais tellement à l'idée de voir les lumières éclatantes de New York.

— Greta, si Max habite là où tu crois, je doute que tu aies un jour vu New York. C'est à des centaines de kilomètres de Charleston, presque aussi loin que Londres de l'Italie. Les États-Unis sont un pays très vaste.

— Je sais, mais tous les Américains que j'ai rencontrés paraissent si progressistes, pas du tout guindés comme nous autres Britanniques. Je pense que je me serais plu là-bas.

Il l'observait, tiraillé entre l'irritation et la compassion face à sa naïveté.

— Si ça peut te consoler, ma chère Greta, la ville où tu t'apprêtais à t'installer est en plein cœur de ce qu'on appelle la ceinture de la Bible. Ses habitants suivent les Écritures de façon si stricte que les Anglais les plus dévots semblent dévergondés en comparaison.

— Max a en effet déclaré qu'il était baptiste, songea Greta.

— Qu'est-ce que je te disais ! Je sais que c'est une maigre consolation, mais franchement, Greta, Charleston est aussi loin de l'ambiance new-yorkaise que l'est ma maison de famille, dans les montagnes galloises sauvages, de Londres. Tu t'y serais sentie comme un poisson hors de l'eau, surtout après la vie que tu as menée ici. Personnellement, je trouve que tu l'as échappé belle.

— Peut-être.

Greta comprenait qu'il essayait de la rassurer, mais personne n'ignorait que l'Amérique était le Nouveau Monde, la terre de toutes les opportunités, où qu'on y habite.

— Mais s'ils sont si stricts d'un point de vue moral, pourquoi Max a-t-il... tu sais... s'enquit Greta en rougissant.

— Peut-être pensait-il pouvoir faire une entorse à la règle, sachant que vous étiez fiancés, répondit-il sans conviction.

— Je croyais que Max m'aimait, vraiment. S'il ne m'avait pas demandée en mariage, je n'aurais jamais, jamais...

La honte et la gêne étreignirent la voix de la jeune femme. David lui prit la main.

— Je sais, fit-il avec douceur.

— Je ne suis pas comme Doris, je t'assure. Avec Max... c'était la première fois. Pourquoi tout va toujours de travers dans ma vie ?

— De quoi parles-tu, Greta ?

— De rien, répliqua-t-elle aussitôt. Je me complais dans mon malheur, c'est tout, à cause de la terrible erreur que j'ai commise.

Tandis qu'il regardait Greta se forcer à sourire, David se demandait ce qui l'avait conduite au Windmill. Elle avait reçu une bonne éducation, cela ne faisait aucun doute, et son accent révélait des origines aisées. Elle était bien plus élégante que les autres filles, ce qui, s'il était honnête, était la raison pour laquelle il s'était senti attiré par la jeune femme depuis le début. Toutefois, le moment semblait mal choisi pour lui poser la question, alors il changea de sujet.

— Souhaites-tu garder le bébé ?

— À vrai dire, je ne sais pas, Taffy. Je suis perdue et j'ai peur. Et honte, aussi. Je croyais vraiment que Max m'aimait. Qu'est-ce qui m'a pris d'accepter de... ? Quand j'étais dans la salle d'attente de cette maison sinistre et que je suis partie en courant, ce n'était pas uniquement parce que la procédure me terrifiait. Je n'arrêtais pas de penser à cette petite chose en moi. Puis, sur le chemin du retour, j'ai croisé deux ou trois mères avec une poussette. Et cela m'a fait prendre conscience que, même si c'est une chose minuscule, elle est vivante, non ?

— Oui, Greta.

— Alors puis-je vraiment commettre un meurtre pour réparer une de mes erreurs ? Je ne suis pas quelqu'un de particulièrement religieux, mais je ne crois pas que je pourrais un jour me

pardonne d'avoir tué ce bébé. D'un autre côté, quel avenir y aurait-il pour lui et pour moi ? Aucun homme ne me regardera plus jamais. Une fille du Windmill enceinte à dix-huit ans ? Quel mari potentiel accepterait de tels antécédents ?

— Comme on dit, la nuit porte conseil. Je te suggère de ne pas prendre de décision précipitée. Le plus important, c'est que tu n'es pas seule. Et puis, ajouta-t-il, exprimant la pensée qui lui était venue pendant qu'il écoutait sa triste histoire, je serai peut-être en mesure de vous fournir un toit si tu décides de mener ta grossesse à terme. Ce faiseur d'anges n'inspire vraiment pas confiance... Son intervention pourrait vous tuer, le bébé et toi...

— Bien sûr, mais je ne suis toujours pas certaine d'avoir le choix.

— Crois-moi, Greta, on a toujours le choix. Et si tu allais voir Mr Van Damm ? Je suis persuadé qu'il a déjà eu à gérer des situations de ce genre.

— Oh, non ! Surtout pas ! Je sais qu'il est gentil, mais il s'attend à ce que nous soyons irréprochables. Il est terriblement attaché à l'image du Windmill. Il me renverrait immédiatement.

— Ne panique pas, ce n'était qu'une idée, déclara David en se levant pour payer l'addition. À présent, je vais te mettre dans un taxi. Rentre chez toi et repose-toi. Tu m'as l'air éreintée.

— Non, Taffy, je peux prendre le bus, je t'assure.

— J'insiste.

Il héla un taxi, plaça quelques pièces dans la petite main de Greta et lui posa un doigt sur les lèvres quand elle voulut protester de nouveau.

— S'il te plaît, je m'inquiérais si tu ne rentrais pas en taxi. Dors bien, Greta, et ne t'en fais pas, je suis là maintenant.

— Merci encore d'être si gentil, Taffy.

Tandis qu'elle s'éloignait et qu'il lui faisait un signe de la main, David se demanda pourquoi il essayait d'aider Greta, mais la réponse était simple. Quoiqu'elle ait pu faire, il savait depuis l'instant où il avait posé les yeux sur elle qu'il en était amoureux.